

d'un drapeau, vivant, qui remue toutes les fibres de l'âme ? Transportez-vous au jour glorieux de la Saint-Jean-Baptiste. Entrez dans nos églises, parcourez nos places publiques, à Québec, à Montréal, aux Trois-Rivières ; prêtez une oreille attentive à cette multitude de discours patriotiques, et dites-moi si le tricolore qui flotte partout s'affirme quelque part dans des accents pathétiques ?

Pourquoi cette abstention ? puisque le drapeau c'est la patrie rayonnant aux cieux.

C'est que le tricolore pour nous n'est qu'un emprunt ; ou mieux, si l'on veut, c'est un signe que nous chargeons de nos sympathies ; mais un signe qui n'est pas précisément familial. Nous sentons que ce drapeau n'est pas une partie de nous-même, qu'il n'est point notre passé, qu'il n'est pas le présent, et qu'il ne saurait être l'avenir. Nous honorons en lui la France, sans songer à nous-mêmes, parce que nous sentons que le *home* n'est pas là.

De là, ce vide qui existe dans notre prose, dans nos poésies, dans nos discours patriotiques, le vide du drapeau ! C'est-à-dire un ralentissement des vibrations du cœur !

Psychologie littéraire, dira-t-on.

Peut-être. C'est au moins une analyse. Mais une analyse qui est une preuve, parce qu'elle fait toucher du doigt un état social d'âme, anormal et inquiétant, si le tricolore est ou peut être le drapeau national.

Mais alors que faire ?

Chercher le vrai drapeau.

Où prendre le vrai drapeau ?

Le voici, c'est le fleurdelisé ! Il n'attend qu'une chose pour flotter à tous les vents : le souffle de l'esprit national !

F.-A. BAILLAIRGÉ, ptre.

Saint-Hubert, juillet 1902.